

Lausanne, 4 août 1877

Autor(en): **Karr, Alphonse**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **15 (1877)**

Heft 30 [i.e.31]

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-184332>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. 50.

Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du Conteur vaudois. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Lausanne, 4 Août 1877.

Nos lecteurs savent qu'Alphonse Karr a fait dernièrement un voyage en Suisse et qu'il s'est arrêté quelques jours à Lausanne, où il a donné lieu au charmant incident du morceau de pain que nous avons raconté dans un de nos précédents numéros.

Aujourd'hui, nous lisons dans le *Moniteur* français une correspondance qui lui a été adressée par le spirituel jardinier, à son retour en France. On pourra juger, par les quelques passages extraits de cette pièce, de l'influence qu'ont exercée sur Alphonse Karr nos institutions républicaines, pendant son séjour au milieu de nous :

« De retour, après un assez long voyage, à mon humble et paisible maison de Saint-Raphaël, je commence à revenir également au titre que j'ai écrit en tête de mon papier blanc : *A travers champs*.

... Emporté par la vapeur, je regardais passer et fuir les prés verts égayés par les fleurs du sainfoin rose, des marguerites blanches, des mélilots jaunes, des sauges bleues et violettes, et couverts de grands et heureux troupeaux.

Je regardais les arbres chargés de fruits, les uns mûrs et rouges, les autres encore verts et en train de mûrir, — je regardais la terre « en amour, » comme disent les paysans, et hommes, femmes et enfants, courageusement et gaiement, fauchant et mettant en gerbes le seigle déjà jaune, rechaussant à la houe les pommes de terre et le maïs, binant la vigne, etc., et j'admirais ces cultures vigoureuses, prospères, arrosées de leur sueur, et promettant pour récompense de riches récoltes.

Et je me disais : Oui, la Providence avait voulu faire heureuse cette belle contrée si favorablement située, si richement douée. — La fécondité de la terre, le caractère et l'esprit autrefois libre, sagace et gai de ses habitants, — tout devait contribuer à sa félicité.

Et je me disais aussi : Quel malheur qu'elle n'y consente pas ! quel malheur qu'elle se laisse troubler, mener, asservir, ruiner, aigrir, attrister, désespérer par une horde, par un tas de fainéants, de bavards, d'incapables plus avides qu'ambitieux, qui, pendant qu'elle travaille au soleil pour les nourrir, vident à l'ombre des choppes et des petits

verres, qu'ils lui font payer dans les cabarets, les brasseries et les cafés !

Comment la France ne voit-elle pas que leur paresse, leur égoïsme, leur incapacité bavarde, leurs appétits et leurs soifs, leur vanité, leurs inepties et leurs crimes, prélèvent impudemment sur son travail et sa fortune une dime bien supérieure à la dime tant et justement reprochée autrefois à la noblesse et au clergé ? Voyez, en effet, tous ces mauvais avocats, tous ces orateurs de taverne, tous ces fruits secs de toutes les professions, le rebut et la lèpre de la société, s'associant aux souteneurs de filles, aux voleurs, aux incendiaires, aux assassins, ne comptant d'honnêtes parmi eux que quelques fous et quelques fanatiques, ayant la République non pour but, mais pour échelle, se ruant à l'assaut des places et de l'argent, ayant ramassé, reficelé et recollé à leur usage et bénéfice tous les abus renversés et brisés par nos pères.

Et je pensais : Il serait vraiment grand dommage que cette grande, puissante et heureuse nation fit honteusement une rechute en sauvagerie.

De retour en France depuis deux jours, je n'entends encore que des bruits confus et des voix fausses et discordantes s'essayant à un concert, et n'arrivant qu'à un charivari.

Le petit fausset aigre de M. Thiers qui a fait fuir tant de républicains à diverses époques, et la voix enrouée de M. Gambetta, le « fou furieux, » qui a tant contribué à faire assassiner les otages, piller et incendier Paris, démolir la maison de M. Thiers, et mettre à prix la tête du « sinistre vieillard. »

La voix profonde et solennelle de Victor Hugo, tour à tour légitimiste, orléaniste, antirépublicain, bonapartiste, et aujourd'hui radical.

La pratique de polichinelle de M. Naquet, l'intransigeant.

La voix grêle et sèche de M. de Girardin, successivement orléaniste, antirépublicain, bonapartiste, instigateur fanatique de la guerre de Prusse, aujourd'hui socialiste. — On est louvetier pour tuer les loups, socialiste pour détruire les sociétés.

La grosse voix d'Emmanuel Arago, dont le père était le collègue de Cavaignac lors de la rude répression, en 1848, des amis d'aujourd'hui d'Emmanuel.

Et la voix flûtée de Garnier-Pagès, etc., toutes

ces voix et bien d'autres, les unes rauques, les autres éraillées, fêlées, avinées, s'efforcent d'entonner ensemble le *Ca ira*, — en y mêlant malgré eux quelques notes des chants précédemment beuglés, hurlés, miaulés et glapis.

Ce n'est certainement pas pour fonder ni une république, ni quoi que ce soit au monde, que complotent un pareil ramassis de gens qui, en temps honnête, ne se saluerait pas dans la rue; ça ne peut avoir pour but que de renverser et de détruire.

Les maçons de Babel, malgré la confusion des langues, auraient pu démolir.

Ce que je distingue encore dans le tumulte, c'est un concert de plaintes sur les abus de pouvoir et les illégalités.

Peut-être un de ces jours examinerons-nous ensemble comment ces gaillards-là usent du pouvoir et traitent les lois quand ils sont les maîtres.

Aujourd'hui ils me rappellent, au tragique, les Gracchus auxquels le poète ne permettait pas de blâmer la sédition :

Quis tulerit Gracchos de seditione querentes;

au comique, Robert-Macaire qui, arrêté par les gendarmes, crie à tue-tête : « A la garde ! »

Pour finir aujourd'hui, voici ce que je rapporte de mes voyages.

Un petit journal allemand illustré résume ainsi les nouvelles de la guerre d'Orient en deux des-
sins :

1^o *Nouvelles de Saint-Petersbourg :*

Une troupe de cosaques à cheval enfilent de leurs longues lances des brochettes de Turcs tous en fuite.

2^o *Nouvelles de Constantinople :*

L'armée russe poursuivie par les Turcs s'enfuit en désordre; les jambes courent, mais toutes les têtes enlevées par les yatagans turcs restent en l'air en arrière.

Alphonse KARR.

Sous un mélèze.

Je la vis un instant, ô peuplade aquatique,
Quand, d'un long hurlement saluant l'inconnu,
Tu me fis constater qu'en toute république
Le bruit est toujours bienvenu !

Mais, faut-il l'avouer, je ne saurais te dire
Que par ton seul aspect je fusse transporté,
Et tu n'apparus pas, à mon âme en délire,
Comme un prodige de beauté !

Tes *couacs* sont abusifs et plus que monotones,
Et tes cris, sur ma foi, n'ont rien de musical,
A cette eau qu'il te faut, à cette eau que tu prônes,
Je préfère l'eau d'un canal...

Car elle coule, au moins, encor que sans vitesse
Elle fuit lentement, mais elle fuit enfin !
Ce qui, dans tes ébats, me navre de tristesse,
C'est la constance de ton bain !

Dans le premier moment, c'est bien une eau lustrale,
Mais après déjeuner !... Faut-il dire en deux mots
Qu'il me fait tout l'effet de tisane animale
Grouillant de gigantesques *bots*¹.

¹ Nom donné, dans la Suisse romande, à certains batraciens palustres.

Oh! pardonne à ce mot qu'un excès de franchise
Arrache à mon crayon, l'entraînant malgré moi !
On écrit sans songer qu'il faut bien qu'on vous lise,
Et l'on abuse un peu du *toi*...

Je vous revis à table, ô charmantes baigneuses,
Et je ne songeai plus au bouillon du matin,
Votre appétit brillant vous donnait l'air heureuses;
C'était pourtant l'effet du bain !...

Je vous vis au salon, et, sentant l'hérésie
Qui, jusqu'à cet instant, couvait sous mon gilet,
Je me mis à bénir le carré, l'eau, la vie,
Et les cures de petit-lait !

Louèche, oasis rare et très appréciable,
Je t'aime au grand matin, je te t'aime encor le soir,
Je te tolère au bain, je te chéris à table,
Et je reviendrai te revoir !

Louèche-les-Bains, 30 juillet 1877.

A. D.

Les deux extrêmes du langage.

Un savant des bords de la Seine, grand amateur d'équitation, était en séjour à Lausanne, chez un ancien camarade d'études. Un jour que les deux amis chevauchaient du côté de Savigny, ils causaient philologie. « Tel est le langage de l'érudition, disait le savant Parisien, que ce qui est très compréhensible pour des gens instruits, n'est que du galimatias pour le commun des mortels. Vous allez en juger : J'ai un de mes étriers trop long et l'autre trop court; je vais demander à ce paysan que nous allons rencontrer de les égaliser, et vous verrez que lors même que je parlerai français pour vous, il n'y entendra rien. »

— *Rustique !* dit-il en appelant le paysan, *fais un mouvement d'approximation vers mon hypostase pour égaliser mes supports, dont l'un est succinct et l'autre proluxe !*

Le brave paysan allait répondre qu'il ne comprenait pas l'allemand, quand on lui traduisit en langage vulgaire ce qu'on lui demandait.

— C'est bien, dit le professeur lausannois, mais nos campagnards ont aussi leur français, et tout philologue que vous êtes, je suis certain que vous ne le comprendriez pas toujours.

— S'ils parlent leur patois, non; car je n'y entends pas un traître mot, mais si c'est du français, tant mauvais soit-il, je fais le pari d'en saisir le sens.

— Ce ne sera pas du patois. Ils parlent ce qu'ils appellent le français, quoique leurs expressions ne se trouvent pas dans Littré.

— Eh bien ! je suis bien curieux d'en entendre quelque chose.

L'occasion se présenta bientôt. En passant près d'une ferme au moment où l'on conduisait le bétail à l'abreuvoir, ils entendent l'ordre suivant, donné à un petit domestique, et l'érudit Parisien dut avouer n'y avoir rien compris :

— *Piste-voi vers le bourneau pou virer le mâcle, qu'y ne cambe pas la baragne et qu'y n'alle pas trou-piner le coin de sottines; et pi après tu traceras-voi*